

FRANÇOISE SULLIVAN

TABLEAU BLANC, 2016



Claude Gosselin, 14 janvier 2020

À l'occasion de l'exposition *Françoise Sullivan : Trajectoires resplendissantes* portant sur la période « conceptuelle » de Françoise Sullivan, Louise Déry, directrice de la Galerie de l'UQAM et commissaire de l'exposition, a proposé à l'artiste de produire une nouvelle œuvre. Françoise Sullivan a répondu en réalisant *TABLEAU BLANC*, une œuvre nettement hors de ses corpus récents, mais se rattachant parfaitement à l'art conceptuel auquel elle a été confrontée en 1971 et 1972 lors de voyages en Italie, et s'insérant bien dans ses œuvres des années 1970.

Françoise Sullivan, *TABLEAU BLANC*, 2016

Acrylique sur toile. Diptyque composé de 2 ensembles de 2 panneaux chacun
182,7 x 609,4 cm (l'ensemble)

Assistant pour le lettrage : Louis-Philippe Côté

Avec l'aimable permission de l'artiste et de la Galerie Simon Blais, Montréal

© Galerie de l'UQAM et Françoise Sullivan / SODRAC (2017)

Première exposition : *Françoise Sullivan : Trajectoires resplendissantes*,

Galerie de l'UQAM, du 11 janvier au 18 février 2017. Commissaire : Louise Déry.

Un aspect important de l'art conceptuel a été l'utilisation de texte dans les œuvres, ce que nous retrouvons dans celle-ci où le titre, TABLEAU BLANC, est peint deux fois en lettres majuscules, en blanc dans la section rouge à gauche et en blanc cassé dans la section blanche à droite. La lecture du tableau peut donc se faire dans les deux sens puisqu'une section n'a pas plus d'importance que l'autre et que le texte y est le même. Il y a ici une apparente symétrie, un équilibre que notre esprit nous force à saisir en comparant les sections. Y aurait-il réversibilité entre la gauche et la droite ? Une dynamique volontaire dans la composition de cette œuvre ?

Par ses grandes dimensions, l'œuvre demande qu'elle soit vue à bonne distance pour être totalement appréciée. La police utilisée pour les mots TABLEAU et BLANC est Helvetica Neue, « *une police de caractères linéale sans empattement, créée en 1957 par Max Miedinger, qui l'a dessinée dans un objectif précis : atteindre l'harmonie optique la plus aboutie possible. Cette police d'une grande lisibilité avec son tracé d'une grande neutralité se prête à tous les usages ; elle demeure une des polices les plus utilisées dans le monde et jouit de la faveur des graphistes et typographes* » (Wikipédia).

Il n'y a pas de doute que Françoise Sullivan l'a utilisée pour ses effets directs et puissants, démontrant ainsi ses convictions authentiques dans la peinture et dans l'imaginaire. Le texte n'est pas équivoque mais son utilisation dans un tableau rouge et blanc nous force à nous questionner sur la réelle volonté de l'artiste à nommer ainsi le tableau. Le texte révèle autant qu'il dissimule. On peut donc avancer que le titre ne décrit pas ce qui est peint, ce qui est vu ni ce qui est lu. Mais à quoi donc peut-il faire référence ? Il est, pour ainsi dire, à l'opposé de ce qu'énonçait Frank Stella en 1966 dans cette phrase lapidaire, « *What you see is what you see* ».

Le tableau se rapproche davantage de la définition que donnait Sol LeWitt de l'art conceptuel : « *Dans l'art conceptuel, l'idée ou le concept est l'aspect le plus important de l'œuvre. Quand un artiste crée une œuvre d'art conceptuel, cela veut dire que toutes les étapes de la planification et celles pour les prises de décision pour l'exécution de l'œuvre sont réfléchies à l'avance dans le but unique de donner une forme à l'idée. L'idée devient une machine qui fait l'œuvre d'art.* »

L'art serait-il une illusion, un leurre, un jeu de perception entre la réalité et l'imaginaire, entre la raison et l'inconscient ? On le sait, Françoise Sullivan a été près du mouvement surréaliste avec les Automatistes québécois (1940-1950). Elle a signé le manifeste *Refus global* en 1948. Parmi les surréalistes, mentionnons Magritte et Duchamp à des moments différents de leurs périodes créatives.

Les mots TABLEAU BLANC peints dans l'œuvre ne sont pas sans évoquer le fameux tableau de René Magritte, *Ceci n'est pas une pipe* (1927), dont le texte est également peint dans le tableau. Si dans le tableau de Magritte il y a bien la représentation d'une pipe, dans celui de Sullivan le titre ne s'adresse qu'à une partie du tableau peint en blanc et en rouge. Dans les deux cas, le sujet du tableau serait ailleurs que dans leur titre ? Représentation et illusion se confrontent dans les œuvres. S'agit-il d'une réflexion sur le vrai et le faux ? Sur l'absurdité d'une proposition ? Sur l'objet, le tableau, sa représentation et le langage ? C'est sûr, il y a de l'humour ici.

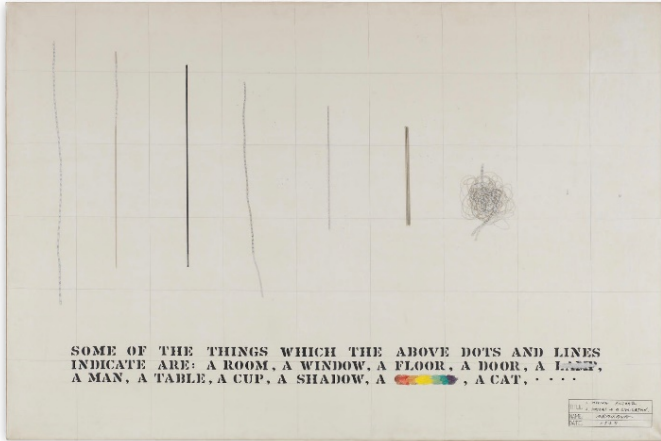


Le regardeur peut se sentir frustré de ne pas comprendre le sens de la phrase, de se retrouver dans une confusion générée par les mots et les images. L'artiste cherche-t-elle à créer une ambiguïté pour atteindre un effet de jeu visuel ? La pensée est sollicitée et c'est le regardeur qui donnera à ce tableau sa légitimité selon ses connaissances et son ouverture à recevoir une affirmation pour laquelle il ne voit pas nécessairement de lien.

Si Magritte, dans sa série des *tableaux-mots* dont fait partie *Ceci n'est pas une pipe*, a toujours représenté des objets du quotidien, Françoise Sullivan reste dans le domaine de l'art, de la peinture, en faisant référence à un tableau.

Pour sa part, Duchamp résumait ainsi son œuvre : « *Je voulais m'éloigner de l'acte physique de la peinture. Pour moi le titre était très important. Je m'attachai à mettre la peinture au service de mes objectifs, à m'éloigner de la "physicalité" de la peinture. Pour moi Courbet avait introduit l'accent mis sur le côté physique au XIX^e siècle. Je m'intéressais aux idées – et pas simplement aux produits visuels. Je voulais remettre la peinture au service de l'esprit.* » (Duchamp, *Duchamp du signe*, Paris, Flammarion, 1976, p. 166-167).

Françoise Sullivan pourrait aussi trouver chez Shusaku Arakawa un allié qui a su utiliser les mots dans sa peinture. Les deux peintres ont une compréhension sereine de la matière et des effets recherchés, et savent établir un exercice intellectuel dichotomique entre le sujet et l'objet, entre le moi et l'autre, entre le corps cartésien et l'esprit kantien.



On le voit, **TABLEAU BLANC** est une œuvre complexe et dynamique, une réalisation unique dans l'ensemble de l'œuvre de Françoise Sullivan. Ce tableau ne réfère en rien à la page blanche, bien au contraire. Il est le témoin d'une vaste interrogation sur l'imaginaire, la pensée et la matérialité, et de la façon dont tout cela fonctionne chez l'humain. Une œuvre hybride entre la raison et le plaisir de peindre.

Note :

Françoise Sullivan n'en est pas à son premier tableau blanc. Elle titrait déjà *Un tableau blanc* une peinture réalisée en 2007. Le titre est semblable mais pas tout à fait car celui du tableau de 2007 est précédé de l'article indéfini « un », ce qui lui donne une charge plus émotive et moins affirmative que ce qui est transmis dans le tableau de 2016. De plus le titre n'est pas dans le tableau. C'est davantage un titre référentiel qui identifie le tableau peint en blanc. En cela il est lié aux tableaux blancs de l'histoire de la peinture, ceux de Malevitch, de Reinhardt... Nous sommes donc dans deux univers différents : dans un premier temps, un univers matériel, dans le second, un univers conceptuel. Par ces titres et par ces œuvres, Françoise Sullivan nous dit que la peinture est sa référence première.

Claude Gosselin, C.M., est le Directeur général et artistique du Centre international d'art contemporain de Montréal et conseiller artistique.